

Di l'aime



JEAN-CHRISTIAN N'CHO

Une passion à laquelle on exige de faire une trêve.

Un dilemme devant l'homme se lève

Un cœur perdu entre passion et affection

Son choix sera injustement sa sanction

Cupidon est-il si cupide de la souffrance de l'homme ?

Pour qu'il jette sur lui ce sort qu'amour il nomme

La vie, sa séduisante complice

Dans sa malice, l'aide à parfaire ce supplice

Quel sera son choix ? Lui seul le sait

Tout comme il sait comment son cœur saigne

La grande ou la petite, il faut se décider

La passion ou l'affection, à qui faut-il résister ?

Encore une fois, elle passait. Encore une fois, je restais immobile. Je me disais tous les jours que la prochaine fois, je lui parlerai. Mais à chaque fois, je redevais inactif. Elle était vêtue de sa splendide robe moulante noire velours qui laissait parfaitement apprécier ses courbes de déesse. Mon corps figé; il n’y avait que mes yeux qui étaient en mouvement. Ils suivaient chacun de ses pas sans jamais les quitter. Sa peau couleur café noir servait de reflet aux rayons solaires. Sa très longue et naturelle chevelure luisante transpirait le beurre de karité. A chaque pas, elle s’agitait harmonieusement de la gauche vers la droite; puis de la droite vers la gauche. Et que dire de ses yeux ? Ses yeux dormants, à chaque fois, réveillaient en moi cette étrange tachycardie. Elle était tout simplement belle. Que dire de plus ?

Elle se rendait encore sans doute à l’épicerie. Apparemment, c’en était une grande abonnée. Toutes les fois que je la voyais —Hormis les fois où elle se rendait aux cours— c’est là qu’elle se rendait, chez l’épicier. Elle nous saluait toujours en passant avec un large sourire. Ce sourire qui creusait ses joues, rabattait ses paupières et haussait ses sourcils. Tous les autres répondaient toujours à ses salutations sauf moi. Mes lèvres n’étaient pas moins stationnaires que le reste

de mon corps. Idriss, mon meilleur ami, se mit encore une fois à se moquer de moi, et tout le reste du groupe avec lui. Ils avaient très vite cramé l'arnaque. Je venais leur rendre plus régulièrement visite depuis la première fois que j'avais aperçu cette fille. Et toutes les fois que je ne la voyais pas passer, je demandais à Idriss et ses amis s'ils ne l'avaient pas vue. Je posais tellement de questions à son propos qu'ils en étaient agacés. Je ne savais rien d'elle, pas même son nom. Tout ce que je savais, c'est qu'elle passait devant le grin vers seize heures et que sa famille venait d'emménager dans le quartier d'Idriss. « Si elle te plaît tant, va lui parler » me disaient mes amis. Et chaque fois, je leur répondais la même chose : « Je le ferai la prochaine fois. Aujourd'hui, je ne suis pas prêt. » Mais elle passait et repassait sans que je ne puisse faire quoi que ce soit. Mes amis s'en amusaient tout le temps. Ils me traitaient de « mouilleur », une façon jargonnesque de me traiter de poule mouillée. Ils m'avaient même surnommé « *Aquaman* ». Allez savoir pourquoi ! Mais ce n'était pas mon problème. Ils pouvaient bien m'appeler comme ils le voulaient, ça m'était bien égal. Tout ce qui m'intéressait, c'était cette belle inconnue. Ô Dieu, qu'elle me faisait perdre mes moyens !

Ce n'était pas de la peur; loin de là. Ou peut-être que si, je ne savais vraiment pas. Cette fille avait une emprise sur moi. Je ne savais par quel moyen, mais elle m'avait sûrement jeté un sort. Je pensais à elle jour et nuit. Je pensais à elle partout; en classe, aux toilettes, pendant le culte, quand j'étais triste, quand j'étais en joie. A chaque situation que je vivais, je l'imaginai près de moi. J'essayais de deviner, ce qu'elle ferait dans cette situation. J'essayais de deviner ce qu'elle aimait. Je me demandais si elle adorait la musique comme moi. Elle avait cet air cultivé, et je savais que je ne me trompais pas à ce niveau. J'adore les filles cultivées. On en apprend tellement avec elles. C'est intrigant.

Je ne la quittai pas des yeux. Mes amis, eux, c'est moi qu'ils ne quittaient pas des yeux. Ils me regardaient tous souriants et silencieux. Ils attendaient qu'elle rentre définitivement à la maison et que je reprenne enfin possession de mon corps pour rire aux éclats. J'avais l'habitude de m'en foutre. Mais cette fois-ci, je me suis trouvé ridicule et minable. Bientôt un mois que je l'avais aperçue pour la première fois et je ne savais toujours rien d'elle. Nous n'étions pas plus proches que la première fois. J'étais déçu, déçu de moi. De retour chez moi, j'ai même failli lâcher une larmichette. Je me faisais

pitié. Et ce soir-là, je me suis juré que la prochaine fois je passerai à l'action. Je l'avais dit de nombreuses fois, mais celle-ci j'étais bien plus que déterminé.

Cependant, deux jours plus tard, je me rendis encore dans le quartier d'Idriss dans l'espoir de la revoir. Mais tel ne fût pas le cas. J'attendis jusqu'au lever de la lune, mais toujours pas de belle inconnue. Ma déception fut totale. C'est ainsi que je revins le lendemain, puis le surlendemain et le jour d'après, mais toujours rien. Ce fut pareil pendant deux semaines. Je n'avais plus aucune nouvelle de la belle inconnue. J'en déprimais, ma santé se fragilisait et mes idées étaient perturbées. Que s'était-il passé ? Où était passée la belle inconnue ? Je me posais des questions et mes amis, eux-aussi. Ils pensèrent même que sa famille avait déjà déménagé. Mes espoirs s'amenuisaient de jour en jour.

Un après-midi pendant que je rentrais de chez Idriss, j'eus l'envie d'acheter les beignets au sucre de la dame qui vendait dans son quartier. J'en prenais chaque fois que j'en avais l'occasion. Ils étaient tellement bons. Ils étaient encore meilleurs lorsqu'ils étaient accompagnés de jus de bissap. Tout le monde se battait pour en avoir. En fin d'après-midi, elle était débordée, encerclée par cette

foule de clients patients malgré la nuit qui tombait. Il y en avait de tout genre : des écoliers rentrant des cours, des ouvriers qui avaient terminé leur dure journée de travail, des adolescents qui venaient de terminer leur match de football, des travailleurs qui à leur descente du service venaient stationner leurs énormes véhicules. Ces derniers étaient les plus jaloués. Lorsqu'ils stationnaient devant le vieux parasol rouillé de la vieille dame, ils baissaient leurs vitres et sans même descendre de leurs véhicules, ils passaient directement leurs commandes après avoir salué la vendeuse. Nous autres clients non véhiculés, les défigurions avec jalousie. Nous avons l'impression d'être des moins que rien. Ils nous méprisaient carrément. C'était comme si le fait de se tenir dans leurs gros véhicules leur donnaient la priorité de service sur nous. Encore plus frustrant, c'est cette vendeuse qui leur souriait à pleines dents en répondant à leurs salutations. Nous autres avons droit à des « bonsoir, mon fils » tous secs, sans aucun regard tourné vers nous. Elle les servait à la minute sans tenir compte du temps que nous autres avons passé en face d'elle à attendre d'être servis. Le pire c'est que ces clients véhiculés passaient de grosses commandes quitte à vider la caisse vitrée qui contenait les beignets, nous obligeant à attendre que de nouveaux beignets soient préparés. « Ah le pouvoir de l'argent » me disais-je

intérieurement. Deux hommes de cinquante-cinq ans n'ayant pas le même salaire, l'un payé le million et l'autre rémunéré à peine la centaine de milliers, n'auront jamais le même traitement par la société. L'argent contrôlait tout. Quand je le disais à mon ami Idriss, il me contrariait tout le temps. Pour lui, l'argent ne faisait pas tout; l'argent ne pouvait pas garantir l'amour encore moins la santé. Il me donnait toujours comme exemple toutes ces personnes qui agonisaient dans les hôpitaux. Je lui rétorquais à chaque fois que c'était bien parce que ces personnes n'avaient pas d'argent pour se soigner qu'elles agonisaient. Nous avons toujours été discordants sur ce sujet comme sur plein d'autres...

Ce fut à mon tour de me faire servir, un sourire de satisfaction se lisait au coin des lèvres.

- Combien te sers-je mon fils? me demanda la dame, le morceau de papier en main, prête à me servir.
- Deux cent francs maman, lui dis-je avec enthousiasme.
- Tu as bien grandi, s'exclamait-elle en me regardant de bas avec un sourire bienveillant et fier, tu es à présent devenu un homme. Et ta grand-mère, comment se porte-t-elle ?
- Elle va très bien maman, lui répondis-je en joignant les mains.

- Ah, toujours aussi coriace, cette Edjoba ! s'écria-t-elle en remuant la tête et toujours en souriant, tu lui passeras le bonsoir de ma part.
- Je ne manquerai pas maman, dis-je en croisant les mains dans le dos.

Elle était une vieille amie à ma grand-mère. C'est d'ailleurs grâce à cette dernière que j'ai pu découvrir le goût de ses exquis beignets. Même si ma grand-mère ne pouvait plus en profiter à cause de son diabète, moi je continuais tant que l'occasion se présentait de m'en goinfrer.

- Rappelle-moi ton nom s'il te plait. Je l'oublie à chaque fois. Tu sais la vieillesse...
- Ismaël, chuchota une voix dans mon dos.

Surpris par cette voix féminine qui me semblait inconnue, je me retournai pour voir qui me connaissait dans les environs. Ces yeux dormants, cette bouche en cœur, cette peau noire foncée, cette fossette. C'était bien elle. C'était bien ma belle inconnue. Elle se mit à sourire à la seconde où je la regardai. On ne vit plus ses yeux. On ne

voyait que cette dentition parfaite et ces fossettes aussi creuses qu'un trou. J'avais à nouveau des palpitations. Mais cette fois, elles étaient plus intenses. Je redevins muet, mais cette fois-ci pour un court instant.

— Ismaël, Ismaël ! tonna la dame vendeuse, ah vous les hommes ! Tous les mêmes; du plus jeune au plus âgé ! Dès que vous voyez une jeune et belle fille, vous nous oubliez, nous les vieilles et pauvres femmes assommées par le poids de nos rides. Vous vous détournez de nos seins, que vous avez vous-mêmes fait tomber à force de les user depuis votre naissance, pour des paires de papayes bien mûres.

L'assistance se mit à rire. La belle inconnue aussi souri en baissant la tête et en pressant la main droite sur sa bouche.

— Tiens tes beignets, me fit la vieille dame en me tendant un emballage sachet tout noir.

— Pardonne-moi maman, tiens, lui dis-je en lui tendant une pièce de deux cents francs.

— Non mon fils, garde ton argent pour cette fois.

— Merci beaucoup, lui répondis-je en m'inclinant légèrement.

Cependant, je venais d'avoir une ouverture avec la belle inconnue. Je ne devais pas rater ce caviar servi sur un plateau d'argent.

— Me connaissez-vous ? lui adressai-je avec un air agréablement surpris.

— Pas vraiment, me répondit-elle toute timide. Tu es dans la même école que ma meilleure amie et elle me parle tout le temps de toi. Elle m'a montré de nombreuses photos de toi. En gros, elle est raide-dingue de toi.

— Vraiment ? Et comment s'appelle ton amie ?

— Ça je ne peux pas te le dire, sinon elle me tuerait. Déjà que je risque gros en te parlant... Je te vois très souvent avec les jeunes du quartier, tu habites dans les parages apparemment.

— Oui, enfin non ! Je viens juste voir mes amis.

— Autant pour moi donc. Excuse-moi; je n'ai même pas pris la peine de me présenter. Je m'appelle Iris, me dit-elle en me tendant la main.

— Enchanté Iris, en répondant à sa main tendue.

Enfin, j'avais mis un nom sur ce beau visage. Iris, elle portait bien son prénom, elle qui faisait vibrer mon cœur avec ses beaux yeux.

— Ma fille, s'écria encore la vieille dame en renfrognant le visage, tu es venue acheter mes beignets ou tu es venue chercher un mari ? Il ne faut pas perturber mes clients hein.

Toute l'assistance se mit à rire de nouveau.

— Désolé maman, lui répondit Iris toute gênée, je voudrais d'abord des beignets de deux cents francs et ensuite...

— Maman, tu mets sa commande à mon compte, interrompis-je tout fier, tu y ajouteras deux bouteilles de bissap.

— On t'a demandé quelque chose toi ? me redressa la vieille dame. C'est donc comme ça que tu es ? Moi qui te prenais pour un garçon sage. Alors que tu dépenses dehors sur la première venue tout l'argent que ma pauvre amie te donne.

L'assistance ne se lassait guère de se railler de moi. J'étais tout honteux devant le caractère bien trempé, mais pourtant taquin, de la vendeuse.

— Ma fille, toi aussi ton médicament est fort, continua-t-elle. A peine tu arrives que tu te trouves déjà un mari. Est-ce devenu si facile de se trouver un prétendant de nos jours ? Ah si seulement j'étais née trente ans moins tôt ! Tu n'aurais même pas eu la force de rivaliser avec moi. J'avais les seins deux fois plus dressés que les tiens. Ils avaient la forme d'une banane tellement ils regardaient le ciel.

Cette fois-ci, c'est moi qui me mis à ricaner.

- Merci, mais ne te gêne pas, me dit Iris en faisant semblant de ne pas avoir entendu la provocation de la vendeuse. Je vais moi-même payer. En plus, ma course est de mille Francs. J'en achète aussi pour mes frères et sœurs.
- Ne t'inquiète pas, ce n'est rien. Ça me fait plaisir, je vais payer.
- Hum garçon ! s'exclama la vieille dame à nouveau. Au départ, ils sont prêts à tout. Mais une fois qu'ils ont ce qu'ils veulent, le diable reprend le contrôle de leurs esprits. Ma fille, si demain il déconne, n'hésite pas à venir me le dire. Je me ferai un plaisir de lui tirer ses grandes oreilles.

— D'accord maman, répondit Iris en riant.

Je payai donc la course d'Iris, après qu'elle se soit fait servir.

— Merci beaucoup, me dit-elle en rangeant une mèche de ses cheveux derrière son oreille droite.

— Je t'en prie, susurrai-je d'une voix basse. Puis-je te raccompagner chez toi ?

Elle accepta ma proposition. Nous marchions donc en direction de sa maison, mais je n'avais pas grand-chose à lui dire. Nous étions tous les deux timides, mais moi, encore plus. J'essayai tant bien que mal de lancer une conversation avec des questions sottes entre de grands moments de silence. Nous passions devant le grin et nous aperçûmes mes amis. Je changeai instantanément de posture. J'avais levé la tête et bombé le torse, marchant à pas lents pour être sûr de bien les narguer. J'étirai mes lèvres en forme de cul de poule. C'était mon moment à moi, mon instant de gloire. Je devais donc prendre tout le temps de le savourer. Chaque pas que j'effectuais était comme une réponse à chacune de leurs moqueries dont j'avais été autrefois

victime. Dès qu'ils nous virent, ils cessèrent leur conversation et se braquèrent tous sur nous. Un silence de cimetière se fit entendre au grin. Ils nous scrutèrent les yeux hagards tels des mongols. Iris les salua comme d'habitude, mais ils étaient sourds de stupéfaction. Idriss se mit à crier mon nom lentement, articulant bien chaque syllabe, pour marquer son étonnement. Je leur lançai un regard hautain comme s'ils étaient des mendiants. J'étais fier de moi comme si Iris était déjà ma petite-amie, alors que nous n'étions encore rien; même pas des amis.

- Tu ne salues pas tes amis ? me questionna Iris, toute confuse.
- Oh laisse ! lui dis-je avec négligence. On vient à peine de se séparer.

Je la raccompagnai jusqu'à chez elle avant de rentrer chez moi. Je venais de vivre l'un des événements les plus inattendus de toute ma vie. J'étais ivre de joie. J'avais repris confiance en moi.

Iris et moi nous parlions pratiquement tous les jours et à n'importe quel moment. J'allais de moins en moins dans le quartier

d'Idriss car j'avais eu ce que je voulais. Iris me rendait régulièrement visite même si je n'avais jamais mis les pieds chez elle.

Ma grand-mère l'aimait beaucoup également. Elle n'en faisait que des éloges. Elle se demandait, d'ailleurs, pourquoi Iris et moi n'étions toujours que de simples amis. Elle imaginait déjà ses futurs enfants ayant les yeux et le teint d'Iris tandis qu'ils hériteraient de ma taille. Elle était drôle cette dame. Je l'adorais tellement. C'était mon Dieu sur terre depuis que mes deux parents ont perdu la vie dans un accident de voiture quand j'avais cinq ans. Elle m'a gardé sous son aile depuis tout ce temps et je lui suis reconnaissant pour tous ses efforts. De tous ses petits-enfants, je suis le seul qu'elle a traité comme son propre fils. Elle s'est saignée, malgré sa retraite, pour pouvoir payer mes études aussi coûteuses fussent-elles. Elle restait toujours solide malgré son âge très avancé. Elle restait d'humeur vive, malgré son diabète et ses douleurs sciatiques. Je me demande bien ce que je serai devenu si elle était partie bien plus tôt que mes parents. Les frères et sœurs de mes parents ne se souciaient guère d'un pauvre orphelin comme moi. Moi leur soi-disant neveu adoré qu'ils arrachaient presque, à mes parents de leur vivant, pour que je passe des vacances chez eux. J'étais devenu une

personne indésirable pour eux; le parfait étranger dont personne ne pouvait s'occuper en raison des difficultés économiques du pays. Jamais les frères et sœurs de mon père ne prenaient de mes nouvelles. Quant aux frères de ma mère, ils ne se souvenaient de moi que lorsqu'ils rendaient visite à ma grand-mère. Aucun d'eux n'a daigné l'aider un seul instant à assurer mon éducation. Ils me souriaient tous, mais je savais à qui accorder la confiance. Malgré ma jeunesse, j'avais conscience de tout ce qui se passait. Ma grand-mère était d'ailleurs celle qui tâchait de m'ouvrir les yeux sur tout. Mais je n'en étais point inquiet. Comment pourrait-on être inquiet quand on a une grand-mère qui nous verse des bénédictions à longueur de journée ? « Les grands-hommes avaient pour vocation de souffrir. Ils devaient être constamment rejetés de tous. Ils devaient être fuis. Ils devaient rencontrer mille et un obstacles avant d'être élevés. » me disait-elle fréquemment. Elle ne cessait de me dire depuis le bas-âge que je serai grand; bien plus grand que tous ses enfants réunis. Elles me disaient que tous se prosterneront devant moi. Je ne savais pas pourquoi elle affirmait tout cela; je ne l'ai jamais compris d'ailleurs. Mais je me disais qu'elle savait sûrement de quoi elle parlait ou si elle ne le savait pas, c'était Dieu qui lui inspirait toutes ces paroles. Les mots de Mommy,

comme je l'appelais affectueusement, me réconfortaient à chaque fois que je faiblissais. Mais, elle avait trop fait pour moi. Et ma plus grande peur était qu'elle s'en aille. Je me sentirai comme l'homme le plus seul au monde. Je priais chaque nuit pour que Dieu la garde en vie au moins jusqu'à ce que je travaille et que je puisse la rendre heureuse. Je voulais qu'elle voie au moins ses arrières petits-enfants dont elle rêvait tant. Je voulais qu'elle se réjouisse de voir, ne serait-ce que, le début de ses prophéties; qu'elle voie le grand homme que je deviendrai. Même si elle était coriace, comme le disait sa chère amie la vendeuse de beignets, je n'en demeurais pas moins inquiet de son état de santé. Je l'entendais parfois gémir de douleur quand elle était seule dans sa chambre. Elle essayait tant bien que mal de me faire croire le contraire, mais je n'étais plus cet enfant naïf à qui on pouvait tout cacher. Je lui demandais à maintes reprises de tout laisser et de se reposer, de me faire confiance. Mais elle me rétorquait avec ce sourire menteur mais affectueux : « Tu es un prince, et un prince on s'en occupe. Ce n'est pas au prince de s'occuper des autres. Quand tu auras une belle épouse, elle aura tout le temps de s'occuper de ta vieille-mère que je suis. Pour l'instant, concentre-toi sur toi et toi seul. » C'était une grâce de l'avoir dans ma vie. Et j'étais prêt à tout pour elle, même si elle

voulait à tout prix Iris comme belle-petite-fille, j'aurai fait tout mon possible pour que cela devienne réalité. Bon, j'avoue que dire une telle chose est absolument exagérée et intéressée de ma part. Mais j'avais pour ultime conviction qu'Iris serait celle qui donnerait de beaux arrière-petits-enfants à Mommy. Il me la fallait absolument ;

Plus les jours passaient et plus je l'aimais, mais je ne trouvais pas le moyen de le lui dire. Je pouvais m'apercevoir que c'était réciproque, mais elle attendait sûrement que cela sorte de ma bouche. Ah ces femmes et leur complexe de faire le premier pas ! En même temps, je ne pouvais pas me plaindre car c'est Iris qui s'était adressée à moi en premier.

Puisqu'il fallait satisfaire à la coutume. Je décidai de mettre des mots sur mes sentiments. Mais grande fût ma surprise à la réponse négative d'Iris.

- Je suis désolé, me disait-elle d'un air contrariée, mais je ne peux vraiment pas Ismaël.
- Mais pourquoi ? la questionnai-je tout confus. Ne m'aimes-tu pas ?

- Je ne peux te répondre Ismaël. Et en plus je t'ai déjà dit que mon amie t'aimait. Je ne peux pas lui faire une chose pareille. Elle ne sait même pas que nous nous fréquentons depuis quatre mois.
- C'est donc ça le problème ? Ecoute, laisse ton amie en dehors de tout ça. C'est toi que je veux et je ne pense pas qu'elle te détestera pour si peu. Elle n'est même pas obligée de le savoir si tu veux.
- Non, rétorqua-t-elle en remuant la tête pour montrer son refus. Je ne peux pas faire cela à mon amie, même si je reconnais que je t'aime. D'ailleurs, je ne suis pas prête à m'engager dans une quelconque relation en ce moment...

Malgré toutes mes supplications, Iris ne céda pas. Ce fut le début d'un long moment d'éloignement. Je me réfugiais auprès de mon ami Idriss qui ne cessait de me réprimander d'ailleurs. « Les femmes ne sont que distraction. Elles t'éloignent de l'essentiel. Je te l'avais déjà dit, mais tu n'écoutes jamais. Tu t'es éloigné de nous, tes amis de tous les jours, pour une paire de fesses et voilà que tu en ressors bredouille; pas même un seul bisou. Elle s'est bien amusée de toi.» me disait-il avec ironie.

J'avais mal, mais je devais reconnaître qu'Idriss avait parfaitement raison. J'avais décidé d'oublier Iris. Elle n'en valait pas la peine, me disais-je pour me consoler. Je me reconcentrais sur mes études de musique.

Il n'y avait que la musique pour me consoler. Il n'y avait qu'elle pour comprendre mon mal et panser mes blessures. Il n'y avait qu'elle pour me mettre en joie ou en extase. Il n'y avait qu'elle pour mettre des mots sur mes maux. Quand j'étais en joie, la mélodie me divertissait. Quand j'étais triste, les paroles me percutaient. Quand j'étais sobre, les rythmes m'enivraient. La musique était tout. Comme le disait l'un de mes enseignants : « Dieu créa le monde en chantant ». Tout était mélodie : Le bruit des vagues de la mer, le chant paisible des mouettes, le sifflement du vent et des feuilles sur les arbres de la forêt, les percussions stridentes du tonnerre, la douce mélodie de la pluie, le légendaire cocorico du coq. Tout était musique. La musique était beauté. La musique était l'art par excellence. Elle régnait sur l'art tout comme le football régnait sur le sport. J'en étais follement amoureux bien plus que je ne l'étais d'Iris.

En parlant d'Iris, je l'avais presque oubliée jusqu'à ce fameux après-midi où dans ma chambre, j'essayais vainement de me cacher de l'étouffante chaleur solaire qui planait au-dessus des têtes. On ne pouvait s'y soustraire. Dehors, elle faisait rôtir nos crânes et dedans, elle nous faisait suer comme des poissons. Le ventilateur, défectueux depuis belle lurette, essayait tant bien que mal de me rafraîchir. Mais, il ne faisait qu'augmenter la température de cette rôtissoire gradeur-nature dans laquelle je braisais déjà à feu-doux. Le vent qu'il émettait était bouillant, on aurait dit une vapeur invisible. Je me tournais et me retournais dans tous les sens dans ce lit que mes mouvements indiscrets avaient dérangé. J'essayais de trouver une position adéquate afin de pouvoir embrasser cette belle sieste qui me faisait la cour depuis une trentaine de minutes. Mais cette incommodante chaleur était bien plus forte que mon sommeil. Il n'y avait que mes yeux qui dormaient. Le reste de mon corps était éveillé. Je posais la question au bon Dieu de savoir pourquoi m'avait-Il fait naître sous les tropiques quand j'entendis brusquement un bruit. C'était la poignée de la porte qui s'était inclinée en diagonale. C'était sûrement Mommy. Cette vieille dame ne prenait jamais la peine de frapper la porte avant d'entrer dans ma chambre et ce, à n'importe quelle heure. Quand elle s'aperçût que j'avais pris la peine

de mettre le crochet, elle fût obligée de frapper la porte de toutes la force de ses phalanges.

— Oui Mommy, lui dis-je d'un ton agacé, que veux-tu ?

— Ouvre-moi, insolent, nous ne sommes pas en prison pour discuter à travers les murs.

Je bouillonnais intérieurement, mais je n'avais pas d'autre choix que de m'exécuter. Je savais que dans le cas contraire, cette femme serait bien capable de casser cette porte en l'instant de quelques efforts. Malgré son instinct naturel de grand-mère, elle n'avait rien perdu de ses réflexes de parent africain. Je me levai donc nonchalamment, pour ouvrir cette porte.

— Qu'y a-t-il Mommy ?

— Tu as de la visite, me répondit-elle le visage vide d'émotion.

Après avoir exécuté sa commission, elle s'en alla d'un trait sans me donner davantage d'informations sur ce curieux visiteur qui rendait visite à une heure où le soleil pouvait cuire un œuf sans eau. Je refermai la porte avec lassitude. Et je m'assis sur le bord du lit pour ensuite poser tout le torse sur le matelas. Non seulement cette

chaleur me rendait déjà la tâche difficile, mais cette visite venait carrément d'enterrer une bonne fois pour toutes mon sommeil. « Qui ce pouvait bien être ? » me demandai-je tout énervé. Je me redressai ensuite, avant d'expirer un bon coup. Puis j'éteignis le ventilateur, je le regardai un instant et je le tapai violemment comme s'il était responsable de cette visite. Il s'effondra sur le lit devant ma plus grande négligence. Je sortis de la chambre, prenant la peine de garder la mine renfrognée jusqu'à la terrasse pour que ce visiteur indésirable sache bien qu'il dérangeait. Mais une fois que je la vis, mon visage se dérida.

- Iris ? m'exclamai-je extrêmement gêné, que fais-tu ici ?
- Alors ? Tu n'es pas content de me voir ?
- Bien sûr que si, répondis-je avec un sourire niais aux lèvres.
- Je suis venue te voir parce que tu me manquais.

Je me hâtai de m'asseoir à ses côtés avant de lui répondre.

- Tu m'as manqué toi aussi. Mais j'ai cru judicieux que nous nous éloignions un moment. Il le fallait; surtout pour moi.

- Tu as bien raison Ismaël, affirma-t-elle la mine pleine de remords, et je comprends parfaitement ton attitude. Mais ce moment, loin de toi m’a fait comprendre à quel point tu étais important pour moi. Tu as réussi à occuper une grande place dans mon cœur en si peu de temps et ton absence s’est faite parfaitement remarquée par le vide que tu as laissé. Il m’a fallu ce temps pour comprendre que je t’aimais réellement et que je voulais être avec toi.
- Mais que fais-tu de ton amie ? lui demandai-je, affichant un air hypocritement inquiet.
- Elle n’est pas obligée de le savoir, n’est-ce pas toi-même qui l’as dit ?
- Oui mais...
- Ou dis-moi, tu as changé d’avis ?
- Mais non, non, pas du tout ! Au contraire cette nouvelle me ravit à un point que tu n’imagines même pas.

Je vivais à cet instant précis, le plus beau jour de ma vie. L’un de mes plus grands rêves était en train de se réaliser sous mes yeux sans que je n’eus besoin de faire un simple effort. Mais comme les nouvelles ne venaient jamais seules, Iris cassa l’ambiance qu’elle venait de créer dans mon cœur.

- Mais je dois te dire une autre chose, m’interrompit-elle, avec une mine gênée.
- Qu’y a-t-il donc ? lui demandai-je tout angoissé.
- Tout d’abord, j’ai soutenu mon mémoire en chimie organique la semaine dernière...
- Mais c’est formidable! m’écriais-je, il faut qu’on fête ça. C’est donc pour me dire cela que tu es toute gênée ? Tu m’as fait peur pour rien.
- Mais, m’interrompit-elle de nouveau, mes parents ont décidé que je continue mes études en Belgique afin d’y obtenir un doctorat. Je ne reviendrai donc pas avant trois ans et je pars dans deux semaines.

Pour casser l’ambiance, elle l’avait bien cassé. Cette nouvelle me plongeait dans un vaste imbroglio. Pourquoi fallait-il toujours que les choses soient aussi compliquées pour moi ? Je devais donc à présent choisir entre accepter une relation à distance pendant au moins trois ans et laisser partir une fille à qui j’ai rêvé jour et nuit à en frôler la folie. Mais, je n’hésitai pas bien longtemps. Il y avait plein de gens qui vivaient des relations à distance dans la plus grande quiétude sans que l’amour qui les maintenait ne se détériore. De plus, Iris était une

fille très sérieuse et je savais que je pouvais lui faire absolument confiance. Alors, j'ai décidé d'accepter son départ pour la Belgique. Nous nous sommes fait la promesse de toujours être aussi proches que nous l'avions été. J'avais confiance en Iris et Iris avait confiance en moi. Cependant, Iris tenait à ce que nous nous abstenions de tout rapport intime et qu'aucun de nous deux n'en ait avec une autre personne jusqu'à son retour de Belgique, chose que j'ai accepté sans hésiter. C'était notre contrat à tous les deux. J'étais prêt à tout accepter pour lui prouver l'amour que je lui portais.

Nous avons passé la majeure partie de ses deux dernières semaines au pays ensemble. La nuit de son départ, je n'eus pas le courage de l'accompagner jusqu'à l'aéroport alors que tous ses proches y étaient. Je souffrais en silence dans ma chambre à me consoler avec les sonorités de ma guitare. J'étais triste, mais je me disais toujours qu'au moins j'avais réussi à avoir Iris pour moi. C'était le plus important.

Je me retins de prendre de ses nouvelles jusqu'à la fin des six heures et trente minutes que devait durer son vol. « Je vais la laisser

s'installer. Je lui écrirai demain » me disais-je. Cette nuit-là, je m'endormi avec ma belle guitare à la main.

Le lendemain matin, je me réveillai plus tôt qu'à l'accoutumée. Je ne pouvais dormir plus longtemps avec cette tristesse qui m'avait bercé à la veille. Il était à peine six heures du matin. Le soleil trainait encore les pas. La fraîcheur de la rosée avait perforé les murs en géo béton de la maison. Les pièces n'avaient rien à envier à une chambre froide. J'avais les yeux ouverts, mais le corps toujours enveloppé dans cette couverture épaisse et toute chaude qui me servait d'armure contre cette atmosphère givrée. Je n'avais rien avalé depuis la veille et les premières conséquences commencèrent à se faire remarquer. Mon ventre ronronnait pendant que je sentais mon gros intestin se serrer puis se dilater, se resserrer pour ensuite se dilater de nouveau. Je n'avais pas tellement de souci à me faire car j'étais convaincu que Mommy avait pris la peine de garder mon plat de la veille au froid. Je n'avais qu'à le réchauffer pour avoir un petit-déjeuner festif. Mais je devais tout d'abord m'assurer qu'Iris était bel et bien arrivée à Bruxelles. Elle m'avait promis qu'elle m'enverrait un message dès qu'elle y serait. Je me connectai sur internet, mais je ne vis aucun message d'Iris. Je n'avais aucune nouvelle d'elle. J'avais

même consulté mes mails pour la première fois depuis bien des lustres. Je fus à la fois confus et surpris qu'il n'y ait absolument rien. J'essayai de me rassurer en me disant qu'elle était épuisée en raison du voyage et qu'elle essayait sûrement de se reposer.

Je lui laissai un doux message qu'elle verrait à son réveil pour ensuite me rendre dans la cuisine et réchauffer mon plat de la veille. Pendant que j'avalais gloutonnement mon plat d'Attiéké à l'huile rouge accompagné de sauce claire, je ne manquais pas de guetter mon téléphone attendant une quelconque nouvelle de la part d'Iris. Dès que je recevais une notification, je me jetai immédiatement sur mon téléphone espérant que ça soit elle, mais toujours rien la concernant. Je devenais bien inquiet. J'entendis soudainement des bruits de pas lents mais imposants. C'était Mommy. Quoi de plus normal ? Elle était tellement matinale. Elle se levait toujours la première de la maison. Quand elle me vit, elle se mit immédiatement à me charrier.

— Ah ben voilà ! dit-elle d'un ton moqueur. Je comprends tout. J'étais bien surprise de me rendre compte que tu étais déjà sur pieds. Je me suis dit : « mais mon petit-fils ne va pas à l'école aujourd'hui. Que peut bien donc le rendre aussi matinal ? » et je

me rappelle à présent que rien d'autre ne peut te faire manquer ton sommeil que la nourriture, petit gourmand.

Mais je ne lui répondis qu'avec un sourire qui ne laissait pas voir mes lèvres. Je ne fis sortir aucun mot de ma bouche.

— Ou c'est plutôt le départ d'Iris qui t'a fait perdre tes habitudes ?
poursuivit Mommy.

Mais encore une fois, je n'étais pas plus bavard qu'à son premier titillement. Mommy ne comprit rien à ce silence qui commença à bien la gêner. Elle se rendit, sans plus, dans la cuisine pour se soumettre à ses travaux ménagers.

Quant à moi je continuais d'attendre avec une impatience infantile ce message qui ne venait toujours pas.

Aucun mot ne pouvait décrire la peine que je ressentais. Cela faisait à présent deux mois qu'Iris avait quitté le pays et je n'avais toujours aucune nouvelle d'elle. Il n'y avait plus aucun doute dans ma

tête. Elle s'était bien foutue de moi. Dès l'instant où elle avait mis les pieds en terre belge, elle m'avait oublié. Cependant, je pouvais la comprendre. Qu'est-ce qu'une future docteure en chimie pourrait bien foutre avec un simple musicien dont l'avenir est aussi flou que la vue de sa pauvre grand-mère ? Je continuais d'essayer malgré tout à la contacter par tous les moyens, mais il n'y avait plus aucune trace d'elle.

Malgré l'étrange disparition de ma belle Iris, je devais continuer à vivre. La vie ne s'arrêtait pas à elle. J'avais toujours Mommy. Et d'ailleurs, elle était ma principale raison de vivre. La femme que je ne me lasserai guère d'aimer. Elle avait bien été choquée, autant que moi, de la disparition d'Iris. Elle ne faisait que s'en inquiéter, mais elle tentait en même temps de me consoler. Comme elle me le disait si bien « Le gorille se lamentera de ne pas pouvoir régner dans la savane comme le lion sans savoir que c'est plutôt la forêt qui lui est destinée ».

Pour elle, Dieu ne faisait jamais rien au hasard. Et elle avait bien raison.

Après deux bons mois d'hibernation, je décidai enfin de sortir pour passer à autre chose. Quelques amis de classe et moi avions décidé d'organiser une virée en boîte de nuit. La boîte était comble.

C'était l'un des plus grands clubs de la ville et tout le monde pouvait s'y rencontrer. L'ambiance était également au rendez-vous. Mon groupe et moi cherchions difficilement des places afin de s'installer lorsque j'aperçu une silhouette féminine dans la foule. Elle m'était étrangement familière. Elle était vêtue d'une robe moulante rouge bordeaux. Elle tenait une flûte de champagne en main et était encerclée par d'autres filles. J'essayais péniblement de m'en approcher. Je bousculais toutes ces personnes debout sur la piste qui m'ignoraient bien malgré mon zèle. J'étais à seulement quelques mètres d'elle quand...

— Ismaël, s'écria l'un de mes amis avec qui j'étais venu, tu viens ? nous avons trouvé un salon au fond de la boîte.

Sans lui répondre, je retournai la tête en direction de la silhouette que j'avais aperçue. Mais elle avait disparu, fondu dans la foule. Je continuai à tirer la tête comme un cobra afin de pouvoir la retrouver, mais je ne vis rien.

— Que cherches-tu ? continua mon ami, aller viens ou un autre groupe prendra notre place.

Je le suivis avec beaucoup d'hésitation. Nous rejoignîmes les autres, mais mon esprit était bien préoccupé par ce que je venais de voir. Elle me rappelait drôlement quelqu'un. Je faisais sûrement une erreur. Je décidai d'oublier cette silhouette imaginaire.

Pendant que mes amis et moi étions en train de profiter de cette soirée qui venait de bien commencer, je la revis encore une fois. Ses longs cheveux, cette forme extrêmement courbée, cette taille, j'avais de plus en plus de certitude. Même si je ne voyais pas très bien la couleur de sa peau en raison de la sombre luminosité de la boîte, j'étais plus que sûr que je la connaissais. Je me levai donc lentement en direction de cette fille qui était de dos et qui parlait encore à une de ses amies. Plus je l'approchais et plus mes palpitations s'accroissaient. J'étais enfin derrière elle. Je la tins par le coude.

— Iris ?

A suivre...